

Dancer in the Dark

On peut rêver

Danser dans le noir, Danemark 2000, 139 minutes

Claire Valade

Numéro 211, janvier–février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2001). Compte rendu de [Dancer in the Dark : on peut rêver / *Danser dans le noir*, Danemark 2000, 139 minutes]. *Séquences*, (211), 40–40.

DANCER IN THE DARK

On peut rêver

Lars von Trier : cinéaste génial ou fumiste prétentieux ? Le débat qui fait rage depuis la sortie de son tout premier long métrage, *The Element of Crime*, en 1984, ne risque pas de s'estomper avec *Dancer in the Dark*, couronné de la Palme d'Or au dernier Festival international du film de Cannes. Les détracteurs du cinéaste danois le trouvent démagogue, manipulateur, complaisant, cynique ; ses fans, brillant, inventif, passionné, ironique. Pourtant, peu importe de quel côté du débat l'on se trouve, von Trier ne laisse personne indifférent. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il ne fait jamais rien comme les autres. Comme lui, ses films sont tout cela à la fois et beaucoup plus. *Dancer in the Dark* n'échappe pas à la règle.

Ceuvre hybride aussi profondément paradoxale que son auteur, *Dancer in the Dark* est à cheval entre les genres comme son héroïne est à cheval entre deux mondes – entre le rêve et la réalité, la lumière et la noirceur, l'espoir et la peur, la vie et la mort. La manière avec laquelle le cinéaste joue avec ces paradoxes et ces contrastes est certainement l'une des grandes forces du film. Seulement, pour la première fois, force est d'avouer que la réussite de von Trier ne repose pas entièrement entre ses mains. C'est que *Dancer in the Dark* est indéniablement une œuvre à deux voix. Chaque fibre de la trame filmique est tout aussi profondément imprégnée de la forte personnalité de von Trier que de celle de Björk, musicienne exceptionnelle, artiste singulière, actrice instinctive et, ici, muse récalcitrante du réalisateur. C'est précisément le mariage de ces deux voix, pôles dramatiques du récit, qui fait tout l'intérêt du film.

De Lars von Trier, le film tient son côté outrancier et provocateur dans la douleur exacerbée, mais aussi la brutalité des sentiments exposés (tout comme la manière dont ils le sont, l'esthétique blafarde du numérique se prêtant bien à l'expression d'une réalité crue) et la maîtrise du matériau filmique, le réalisateur, mêlant avec une même aisance les divers genres cinématographiques auxquels il fait appel. De Björk, le film possède la sensibilité à fleur de peau, la fraîcheur et l'innocence, mais surtout la fantaisie et la simplicité. Entre eux, le film oscille d'un côté vers le réalisme-documentaire (images dénuées d'artifices, absence de musique non diégétique et plans séquences à l'appui) et, de l'autre, vers la comédie musicale

Une sensibilité à fleur de peau



(comme en témoignent les images soudainement colorées et lumineuses, et la musique surgissant de nulle part), deux pôles qui servent à la fois de toiles de fond et de moteurs narratifs à cette tragédie sur la condition humaine exprimée à travers les mécanismes du mélodrame le plus larmoyant. Von Trier sublime Björk, mais Björk humanise von Trier.

Le film entier tient en équilibre sur cette prémisse précaire – et c'est ce qui différencie la Selma de *Dancer in the Dark* de la Beth de *Breaking the Waves*, cousines il est vrai dans leur sacrifice, mais pourtant à des années-lumière l'une de l'autre en ce sens où Selma, contrairement à Beth, ne possède aucune trace de naïveté. Une certaine innocence, oui, mais aucune naïveté. La Selma de Björk est tout à fait lucide, parfaitement consciente de ses gestes, de ses décisions – et des conséquences de celles-ci. Les hésitations, la terreur de Selma face au sort qui l'attend n'ont rien d'enfantines, comme celles de Beth. Ainsi, là où Beth était littéralement sanctifiée à la fin de *Breaking the Waves*, Selma, elle, conserve sa profonde humanité jusqu'à la toute fin, au delà de son propre sacrifice. La tragédie ne s'abat pas sur Selma comme elle frappe Beth à travers l'accident qui tue presque son mari : Selma vit avec sa propre tragédie depuis toujours, elle en connaît les moindres contours. Si Beth ne fait jamais vraiment partie de sa communauté, Selma, elle, ne se place pas *au-dessus* du monde qui l'entoure ; elle l'habite au contraire à un point tel qu'elle doit y échapper. Au milieu de ce quotidien si désespérant, Selma doit créer sa propre magie. C'est la raison pour laquelle ses rêves sont d'ailleurs déclenchés par les bruits les plus simples, les plus insignifiants – des machines industrielles qui cliquettent, un crayon qui court sur une feuille de papier, un train qui ronfle, des pas qui résonnent sur le dur plancher d'une prison. Ainsi, mis à part les répétitions de *The Sound of Music* et les passages de la comédie musicale, le film est presque entièrement dénué de musique, ce qui accentue encore plus le décalage entre rêve et réalité et, par extension, la crudité des émotions. C'est dans cela que se rejoignent tous les paradoxes et tous les thèmes de *Dancer in the Dark*, et c'est aussi ce qui fait leur puissance.

Cela n'est jamais aussi évident que dans la séquence finale, de la marche vers l'échafaud – une distance de 107 pas sur laquelle Selma a encore la force de se croire dans un ailleurs imaginaire où on viendra la sauver au dernier instant – jusqu'à la chanson finale, chantée a capella, sans n'avoir plus aucun recours aux artifices de la comédie musicale... sauf au traditionnel travelling vers le haut qui ne sert maintenant qu'à pousser le décalage entre les deux univers de Selma à son paroxysme le plus ironique et le plus poignant. Personne n'attrapera plus la petite Selma lorsqu'elle tombera. Mais on peut toujours rêver.

Claire Valade

■ **Danser dans le noir**

Danemark 2000, 139 minutes – Réal. : Lars von Trier – Scén. : Lars von Trier – Photo : Robby Müller – Mont. : François Gédigier, Molly Marlene Stensgaard – Mus. : Björk – Chorég. : Vincent Paterson – Son : Kristian Eldnes Andersen, Per Streit – Déc. : Karl Juliusson – Int. : Björk (Selma), Catherine Deneuve (Kathy), Vladin Kostic (Gene), David Morse (Bill), Peter Stormare (Jeff), Jean-Marc Barr (Norman), Joel Grey (Oldrich Novy), Zeljko Ivanek (le procureur), Udo Kier (le médecin de la clinique), Vincent Paterson (le metteur en scène de la pièce), Cara Seymour (Jean), Stellan Skarsgård (l'optométriste) – Prod. : Vibeke Windeløv – Dist. : Film Tonic.